

L'ARCHE *Editeur*

**Sibylle BERG**

Nuit noire

Traduit par  
Hélène MAULER et René ZAHND

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Sibylle Berg

## Nuit noire

Texte français provisoire : Hélène Mauler et René Zahnd

Juin 2011

Un homme, milieu de la quarantaine

Une femme, milieu de la quarantaine

Un couple d'esprits qui se transforment

Le meneur de jeu

Deux appartements/maisons, dedans des livres, l'inévitable *Eames chair*, etc. Donc : pas la misère ! Plutôt des trucs classe moyenne.

Homme et femme dans la moyenne soignée, incertains quant à la tranche d'âge à laquelle ils sont censés appartenir. Elle ne teint pas ses cheveux gris, parce qu'elle aime le naturel, s'alimente sainement et toute cette foutaise.

## Prélude

MENEUR DE JEU, *visible ou invisible, chante.*

J'enlève le soleil, et la peur est là,  
Dans tous les lits, dans la ville en bas,  
Où les gens sont couchés, raides, frigorifiés,  
Parce que personne n'a quelqu'un à aimer.

Des mains palpent le vide confusément,  
Les battements de cœur se font assourdissants.  
Si seulement il y avait quelqu'un, si froides,  
Toutes les peaux sont si froides

Je perturberai tout ce qui rend belle la vie,  
Les belles vies ne vont pas aux hommes d'ici  
J'aime entendre doucement leur souffrance  
Quand plus personne n'a la moindre espérance.

## 1. Crépuscule

*Homme et Femme chacun dans son appartement.*

MENEUR DE JEU.

Dès que les humains se risquent à rêver de quelque chose qui est hors de leur routine – mettons un engagement dans un hôpital pour enfants en Ouganda ou un nouveau pays qu'ils habitent, une nouvelle personne chez qui ils pourraient vivre – leurs esprits arrivent...

*Deux esprits tombent devant les appartements de Peter et Petra.*

... qui tenteront de les dissuader de tout ce qui pourrait changer leur vie. Pourquoi faudrait-il changer quelque chose qui, par son côté pitoyable, fait si brillamment ses preuves ? Je suis chargé d'empêcher les changements. Ma troupe est en route pour montrer aux humains qu'on leur a attribué une bonne destinée, ne nécessitant aucune innovation. Nous croyons en de vieilles valeurs, des facteurs comme l'appartenance de classe, l'obéissance, l'insatisfaction et le cancer.

ESPRIT 1.

Je prends l'homme.

ESPRIT 2.

C'est injuste, ils sont tellement plus simples dans la structure. Permettez que nous tirions au sort.

ESPRIT 1.

Voyez-vous, je prends l'homme.

MENEUR DE JEU.

Comme elle est risible l'idée qu'un humain serait maître de sa destinée. Et comme il est simple en général de le ramener de ses rêves vers le sol, fait d'uniformité et de dépendance.

ESPRIT 2.

De quoi s'agit-il dans ce cas ?

MENEUR DE JEU.

Nouveau départ romantique au milieu de la quarantaine.

Je vous envoie la *job description*.

ESPRITS.

Un nouveau départ.

Au milieu de la quarantaine.

Comme c'est touchant.

*Les descriptions sommaires sont soit projetées avec un beamer, soit, mieux encore, indiquées sur des cassettes audio qui ont été distribuées aux spectateurs.*

VOIX SUR LA BANDE MAGNETIQUE, *illustrée le cas échéant par une vidéo médicale.*

Voilà Peter. Il est plus ou moins au milieu de la quarantaine, avec tout ce que ça comporte de désagréable.

PETER.

Eh bien je vais me mettre un bon Led Zeppelin...

VOIX.

Une prédilection fatale pour la musique virile...

PETER.

Et je vais me regarder le feuilleton peinard.

VOIX.

Et la joie de penser à des messieurs encore plus âgés que lui...

PETER.

Tiens, voilà le nouveau Sloterdijk.

VOIX.

... ou mieux encore : déjà morts.

Peter pèse 98 kg et est rempli de la conscience étouffante qu'il n'a pas pu mettre sa vie en harmonie avec les représentations qu'il en avait.

PETER.

Je resterai toujours un client *economy class*, ne me sortirai jamais des rangées trop serrées où l'on me traite mal. Je serai un de ceux qui finissent au lit avec la gangrène, dans un hospice de vieux, ensuite les hôtesse passent et demandent si je veux du poulet ou de la viande, et ma dernière gloire ce sera des élèves journalistes qui font des reportages sociaux sur la misère de la vieillesse.

MENEUR DE JEU.

Peter fournit en tant que concepteur publicitaire des brochures à une caisse d'épargne et à un fabricant d'aliments pour animaux. Il n'a pas d'ambitions et pas de relations.

D'ailleurs depuis quelques années, depuis que Peter prend du ventre ou inversement, il n'a plus eu d'aventures sexuelles à part quelques rencontres peu satisfaisantes avec des dames croisées dans des bars.

ESPRIT 1.

Quand plus rien ne va, les pochardes ça va toujours.

Bon, eh bien allons-y.

*Il se rend dans l'appartement de Peter.*

VOIX.

Voilà Petra, 45 ans entre guillemets. Elle travaille à contrecœur dans une entreprise d'export...

PETRA.

... mais c'est juste transitoire.

VOIX SUR LA BANDE MAGNETIQUE.

La peur surtout a rendu Petra si rigide qu'on pourrait sans problème en faire un piquet à planter dans le sol. Elle a compris sa finitude et sa négligence à s'attacher un partenaire quand son corps, biologiquement, y invitait encore. Elle essaye de faire comme si sa vie ne la concernait pas. Parfois la nuit dans son sommeil elle pense :

PETRA.

Quel ennui dégradant de dormir. Comment supporte-t-on ça ? A l'intérieur des entrailles et à l'extérieur : cette misère froide. Ces magasins inhospitaliers, toujours trop clairs, qui vendent de l'alimentation, l'essentiel : des matières grasses, il en faut, et des hydrates de carbone.

VOIX.

La panique qui les assaille lorsqu'ils comprennent qu'ils sont des ratés et vieux, qu'ils ne deviendront jamais une star ou riches, qu'ils ne sont rien qu'un parmi des milliards, et cela même pas avec brio, cette panique n'est comparable qu'à la sensation qui vous gagne lors d'une panne de moteur à 10 000 mètres d'altitude.

ESPRIT 2.

Moi aussi je vais y aller.

*Il entre dans l'appartement de Petra.*

PETRA.

J'ai parfois l'impression que je ne suis pas seule dans mon appartement. Qu'il y a ici de temps en temps un pingouin de deux mètres de haut qui farfouille dans ma lingerie.

MENEUR DE JEU.

Nos deux vaillants camarades se sont rencontrés il y a quelques semaines autour d'un buffet lors d'une soirée. Ils ont reconnu leur misère dans l'autre, et bientôt tous deux ont compris qu'à l'occasion de cette soirée mémorable, la chance leur était offerte de recommencer à zéro.

PETER.

Vous vivez seule ?

PETRA.

Mais, et comment ! J'ai du mal à supporter la contrainte.

PETER.

Oh, je sais exactement de quoi vous parlez. Mes espaces de liberté, j'y tiens aussi.

PETRA.

C'est qu'on ne rencontre pas souvent des gens avec qui on peut discuter d'égal à égal. Durablement.

PETER.

Durablement, c'est le mot. Que faites-vous pendant vos vacances ?

PETRA.

Pourquoi parlez-vous de vacances ? Ai-je l'air si fatiguée ?

PETER.

Non, je pensais juste, bah, les vacances. Développement durable. Petits nègres.

PETRA.

Je comprends. Vous êtes dans le mille. Je vais voir mon filleul au Burkina Faso. Un jour ou l'autre on finit par savoir quelles valeurs on a dans la vie.

PETER.

Et c'est si difficile de trouver quelqu'un qui les partage. On trinque ?

ESPRIT 2.

Qu'ils doivent en permanence se trimbaler avec des bouteilles de vin, pour s'y cramponner, se verser un verre, se détendre, déchirer ce qu'ils se sont composé comme façade –

MENEUR DE JEU.

Pendant quatre semaines ils se sont croisés ici et là, car ils vivaient dans des villes différentes, et avant chaque rencontre ils avaient peur, car ils craignaient tellement que même quelqu'un d'aussi peu de valeur qu'eux-mêmes sur le marché ne les veuille pas. Dans ce désespoir, Peter puisa du courage :

PETER.

Partons d'ici ensemble. Quelque part où nous n'avons pas d'amis, où l'environnement nous mette en insécurité, et nous nous marierons, pour nous soutenir. Alors nous serons dépendants l'un de l'autre et n'éprouverons aucune gêne de nous être liés à une personne étrangère.

PETRA.

Ça paraît sensé.

MENEUR DE JEU.

Dans six jours, décidèrent-ils, ils allaient donc abandonner tout ce qui ne leur manquerait guère. Les rares amis par exemple.

*Photos ?*

PETRA.

Bernd et Rita ont déménagé à Majorque et sont sous l'emprise de l'haloperidol, qui leur fait croire qu'ils sont de grandes tortues, ce qui est très préjudiciable à toute conversation au sens habituel du terme.

PETER.

Malte a obtenu une chaire à Harvard, où il a ensuite été arrêté pour pédophilie.

PETRA.

Marga est partie en Irak pour un circuit de la paix en vélo, elle a été prise en otage et décapitée.

MENEUR DE JEU.

Telle est la situation. Dans six jours tous deux partiront ensemble, si nous ne l'empêchons pas. Mais je vous fais confiance, jusqu'ici nous avons empêché tout ce qui pourrait faire du monde un endroit plus sympathique.

ESPRIT 2, *chez elle.*

Ça va de soi. Pour m'échauffer, je vais commencer par farfouiller dans sa lingerie avec mon déguisement de pingouin...

ESPRIT 1.

... pendant qu'il est au lit, dans l'attente de rêves pesants.

ESPRIT 2.

Qui viendront, garanti ! Car c'est notre JOB !

## 2. Première nuit

*Son rêve à lui.*

*Homme et femme dans leurs lits. Endormis.*

ESPRIT 1.

Par quoi on commence ?

ESPRIT 2.

Peut-être par le travail ? Ils prennent ça tellement au sérieux, les humains.

*Ambiance de bureau créatif fortement éclairée au néon ; musique étrange.*

ESPRIT 1, *en publicitaire.*

Bon, euh, Monsieur,

oui, alors, à quoi avons-nous pensé pour ce modèle d'annonce ?

PETER.

Des gens qui meurent à petit feu dans un hospice de vieux, avec des postes à pourvoir.

Des solitaires, des désespérés, que la société Exodus peut aider à en finir avec cette merde sans fin.

ESPRIT 2.

Vous êtes fou, mon gars ? CE N'EST PAS COMME ÇA QUE ÇA MARCHE.

Notre tâche est de créer une illusion qui donne à celui qui regarde le sentiment d'une faillite totale. Dans le cas présent : des seniors hilares, 40 ans entre guillemets, se rendent en voiturette de golf directement chez Dieu. En buvant des mix, espèce d'empoté.

ESPRIT 1.

Nous montrons la brillante moyenne.

Des femmes qui AIMENT faire la lessive.

Nous montrons des SPORTIFS.

Nous montrons des hommes qui sautent dans un off-roadster.

Nous montrons des femmes qui transportent des produits de soin dans des petits paniers en raphia.

ESPRIT 2.

Croyez-vous être à la hauteur des exigences d'une jeune entreprise dynamique ?

PETER.

Je crois –

ESPRIT 2.

Mauvaise réponse !

ESPRIT 1.

Nous n'avons pas besoin de gens qui croient quelque chose. Nous avons besoin de fonceurs.

ESPRIT 2.

Et à présent ne faites pas cette tête, bon sang, tu vois la tête qu'il fait, comme un petit chien qui joue sous la pluie.

ESPRIT 1.

Je ne vois aucunement des qualités, sauf la peur, sur ce faciès inapproprié pour diriger.

ESPRIT 2.

Quand on veut faire carrière, on doit étudier les forces motrices des carriéristes et les découvrir en soi : hyper-agression pour les cadres inférieurs, compulsivité pour les cadres moyens et hystérie théâtrale pour les cadres supérieurs.

ESPRIT 1.

Il n'a pas de qualités.

PETER.

Je sais que je n'ai pas de qualités. Je tombe dès le matin, quand je dois me voir, dans un léger sommeil, qui dure jusqu'au moment où je me mets au lit. Mais je suis okay. Je suis en bonne santé. Je n'ai pas de dettes. Je suis un humain acceptable.

ESPRIT 1.

Quand par hasard ils arrivent à faire aboutir une pensée, ils appellent ça une illumination.

ESPRIT 2.

Parlez-nous de votre vie. Montrez-nous que vous avez des pensées personnelles. Surprenez-nous.

PETER.

Je ne suis pas particulièrement original. Je suis européen. J'aimerais bien dire un jour cette phrase sur le mode : je suis médecin, laissez-moi passer. Phrase que j'ai d'ailleurs déjà employée, certes dans une boulangerie, très doucement, cent fois à la suite, en faisant la queue, et pour être franc : l'admiration pleine de vénération fut limitée. Mon visage est plein de vie insatisfaite, ne le touche pas, il va s'affaisser sur lui-même. Ils sont tous contagieux, contagieux, il y a de froides MALADIES qui se propagent. La laideur de cette ville, je ne la vois plus. Cette misère froide. Des maisons bâclées, qui ne font même pas semblant d'être davantage que des boîtes de conservation pour humains. Ces magasins inhospitaliers, toujours trop clairs, qui vendent de l'alimentation, en plastique, l'essentiel : des matières grasses, il en faut, et des hydrates de carbone. Et des saucisses. De grandes saucisses, faites avec des veaux et des porcs. Bref, jusque-là ça va, manger, manger, manger – ça calme, surtout ne pas regarder dehors. Il y a des espaces libres où chacun se sent forcément comme s'il était à la guerre et souffrait le martyr sur un

champ de bataille. Qui est tombé ici ? Tous.

Des bistrots, jaunes, et pour faire moderne on les appelle bistro sans t et on y met des chaises jaunes.

Pourquoi les humains s'imposent-ils ça ?

La misère est physique dans ce pays, elle fait battre le cœur en désordre et mal dormir la nuit, une- on ne peut pas dire précisément ce que c'est - misère pareille.

C'est sûr, la pauvreté n'aide pas. Les chômeurs, la météo, les arbres, qu'il n'y a pas.

Devant l'immeuble où j'habite, on a aménagé une place. Il y a des structures en fer, du courant d'air, et tristement un couple sur un banc, qui gèle. D'où les humains pourraient-ils savoir ce qui est beau, si on ne le leur montre nulle part ? S'ils voient des idioties à la télévision, lisent des idioties dans les journaux et observent des entreprises qui font des idioties, les politiciens, les managers, tous ils vivent comme s'ils étaient immortels.

Mais ma vie n'est rien non plus qui invite à danser, et en fait je ne remarque tout ça

qu'après être parti. Parti en Italie, comme il y a trois ans. Bergame, lac de Côme, ce plan.

Et alors tu te retrouves à Bergame et au bord du lac de Côme et tu ne comprends pas que des gens ont le droit de vivre là, se réveiller et voir de la beauté, et après, bon sang, après tu dois retourner dans ta ville et tu comprends très vite ce qu'ils vous font subir ici, avec cette laideur, avec ce plastique partout, et quand ce n'est pas du plastique, ça en a quand même toujours l'air. Même les produits alimentaires ont l'air d'être en plastique. Et les gens ont l'air d'être de la viande de porc. A l'époque, il y a trois ans ça a duré une semaine, où je percevais consciemment ces ulcères, après je m'y étais de nouveau habitué. Et après je suis sûrement redevenu comme tous ceux qui m'entourent. Plus bruyant et insatisfait. Tu marches dans la rue et tu dois t'armer, sinon tu n'y survis pas, toute cette mauvaise humeur autour de toi.

ESPRIT 1.

Qui vous a demandé de raconter votre vie ?

ESPRIT 2.

Vous êtes un looser en matière d'auto-marketing. Votre période d'essai prend fin aujourd'hui. Vivez heureux !

PETER.

S'il vous plaît ne me faites pas ça. Je n'ai pas de femme, un appartement. J'ai des mocassins marron et je suis les débats dans les journaux. Je ne suis pas un looser.

ESPRIT 1.

Hélas si, hélas, hélas -

ESPRIT 2.

Mais c'est répugnant, ce que vous pouvez larmoyer. Et maintenant ouste dans la rue, là il fait froid.

### 3. Crépuscule

*Chacun dans son appartement.*

*Au téléphone.*

*Les esprits ensemble, jouent aux cartes.*

PETER.

J'ai fait de si mauvais rêves que la journée m'a paru comme noyée.

PETRA.

Dans quatre jours nous serons ensemble sur notre balcon...

ESPRIT 1.

Le nouvel appartement n'a pas de balcon, patate.

PETRA.

Et des taches de rousseur sur tes avant-bras...

ESPRIT 2.

Peut-être qu'alors il n'aura plus d'avant-bras.

PETRA.

Après le petit déjeuner nous découvrons Vienne...

ESPRIT 1.

Et faisons barboter nos jambes dans des fontaines publiques.

Ça me fait gerber.

ESPRIT 2.

Tu es un esprit, tu ne peux pas vomir.

PETER.

Mais pourquoi avons-nous gaspillé la moitié de notre vie, seuls. Nous avons fait tout faux.

PETRA.

Les premières années, quand nous n'existions pas, en tant que personnes, juste en tant que parties de nos parents, livrés à leurs humeurs et à nos sensations, que nous ne pouvions pas nommer. Puis par la suite grandir et ne pas savoir dans quel but, et croire que tous les autres le savent pertinemment.

PETER.

Comment utiliser le temps, quand on n'en a pas conscience ?

PETRA.

Comment fait-on ? Comment utilise-t-on le maudit temps ?

ESPRIT 2.

Oh trésor, nous avons les mêmes pensées. Nous sommes si unis –

PETER.

Qu’as-tu fait aujourd’hui, sans moi ?

PETRA.

Je ne sais même pas si je dois te le dire, tu es tellement abattu.

PETER.

Si, je t’en prie, dis-le-moi. Je suis content quand tu vas bien.

PETRA.

Aujourd’hui j’ai fêté mon départ. Au bureau. Tous mes collègues étaient tristes, quelques-uns ont pleuré, et mon chef a encore une fois tout essayé pour me faire changer d’avis.

ESPRIT 1.

Une jolie circonlocution pour dire qu’elle était seule à son bureau, que personne ne voulait manger le minable gâteau qu’elle avait préparé, parce qu’il fait grossir, et que personne ne se souvenait de son nom après dix ans de collaboration.

PETRA.

Après je suis encore allée en ville avec une amie, dans un bar sympa.

ESPRIT 1.

Autrement dit : elle traînait, déprimée, dans un petit bistrot en face de chez elle et se demandait pourquoi il n’y avait pas même une amie qui aurait envie d’aller dans un bar avec elle.

PETRA.

Après je suis rentrée, je me suis fait livrer des sushis, et ensuite j’ai écrit, travaillé un peu à mes aquarelles, j’ai commencé à trier des choses pour le déménagement, et tout à coup il était déjà tard, et tu as téléphoné.

ESPRIT 1.

Chez elle, elle s’en est jeté un dans le gosier, est restée assise sur son lit, un peu sonnée et malheureuse, et a attendu son appel, quatre heures, qui lui en ont paru 298.

PETER.

Moi je me sens mieux quand j’entends ta voix. Je suis si heureux de t’avoir rencontrée.

ESPRIT 2.

Il dit ça et pense : enfin quelqu’un qui me supporte, avec mes dépressions, avec mon malheur – et elle entend ça et pense :

ESPRIT 1.

Il verra très vite comment je suis. Perdue et déprimée. Pas le genre de personne à répandre la bonne humeur.

PETER.

Petra ?

PETRA.

Peter ?

PETER.

Petra, je veux un enfant de toi !

*Les esprits vomissent.*

#### 4. Deuxième nuit

*Son rêve à elle.*

*Peter et Petra chacun dans son lit.*

*Etrange musique. Méchantes ombres.*

ESPRIT 1.

Bon, bon, ils veulent un enfant.

ESPRIT 2.

Premier accouchement à 45 ans, je trouve ça super. Ce sera une césarienne, sa silhouette est aux oubliettes, et lui pète les plombs après trois mois de cris incessants. Donc ça se règlera tout seul. Vous distribuez ?

MENEUR DE JEU.

Messieurs. Je vous demande un peu de concentration. Ces deux personnages désespérés vont se reproduire. Ils vont fabriquer des hormones à l'effet insoupçonné. Ils vont se trouver, penchés sur un berceau, et regarder la petite crevette qui leur est livrée. Ils seront fatigués, mais si heureux, car ils ont enfin trouvé un sens à leur vie inepte. Ne vous compliquez donc pas la tâche. Agissez : maintenant !

ESPRIT 1.

Alors nous allons vous montrer ce que c'est, le bonheur parental.

*Les esprits mettent des vêtements d'enfant.*

ESPRIT 1.

Quelques semaines après la naissance des jumeaux, Peter et Petra furent très désemparés, parce qu'ils ne pouvaient plus dormir ni parler avec nous...

ESPRIT 2.

... parce qu'ils nous trouvaient très ennuyeux. Et qu'ils avaient peur que le grand amour inconditionnel qu'ils avaient commandé ne leur soit pas livré.

ESPRIT 1.

Ils nous alimentaient, nous nettoyaient et nous regardaient comme quelque chose qu'on aurait déposé par hasard dans leur appartement.

PETRA.

Les enfants me rappellent toujours des valises. Des valises de gens inconnus dans mon appartement, et je ne sais jamais ce qu'il faut en faire.

PETER.

Je n'avais pas pensé qu'on peut tout à fait ne développer aucune relation avec ses enfants.

PETRA.

Voilà des gens qui cohabitent dans un appartement moyennement grand, qui ont peu de choses à se dire et qui s'observent, avec peur.

PETER.

Je quitte la maison le matin, l'air affairé avec une sacoche vide. Je n'ai dit à personne chez moi que je suis sans emploi. La journée, je la passe dans des galeries commerciales et j'attends que ce soit l'heure de rentrer chez moi.

ESPRIT 2.

Et elle prend congé de lui le matin en souriant et se passe la main sur le front et dit :

PETRA.

J'ai tellement à faire aujourd'hui, je ne sais même pas par quoi commencer...

ESPRIT 1.

Et alors le sourire s'en va, instantanément, et elle est sur son lit, toute la journée, et dix minutes avant qu'il arrive, elle se lève d'un bond et vaporise du parfum d'ambiance, qui répand des odeurs agréables.

ESPRIT 2.

Nous sommes silencieux, pour ne pas les déranger, toujours nous sommes silencieux, toujours nous dérangeons.

ESPRIT 1.

Plus tard nous aurons oublié comment nous nous sentons maintenant. Nous penserons que les enfants sont comme de petits animaux, avec des sensations sous-développées, nous penserons qu'ils sont bêtes, ne remarquent rien, et qu'il est juste important de les nourrir.

ESPRIT 2.

Et nous dirons : le plus important pour des enfants, c'est de recevoir assez d'amour. Mais pourtant personne ne sait ce qu'est l'amour et quand on en a assez.

PETRA.

A l'instant un aspirateur va commencer son travail quelque part dans la maison, probablement sans rien faire d'humain, juste comme ça, pour faire du bruit, et la sensation absolue d'être sans patrie.

PETER.

Et ne pas penser : comme c'est ennuyeux, il y a juste une sensation –

ESPRIT 1.

Nous sommes à un âge où nous ne pouvons pas imaginer de fin et le regrettons. La sensation d'être un humain est nouvelle, et nous ne le connaissons pas encore, l'humain que nous sommes censés être.

ESPRIT 2.

Pourquoi ils ne nous parlent pas ?

ESPRIT 1.

Ils ne savent pas quoi dire.

Ils sont déçus, parce qu'ils pensaient qu'ils oublieraient leur tristesse avec nous.

ESPRIT 2.

Raté.

ESPRIT 1.

Raté.

ESPRIT 2.

Ils pensaient qu'ils seraient immortels avec nous.

ESPRIT 1.

Raté.

ESPRIT 2.

Raté.

PETRA.

Pourtant tout le monde disait toujours, quand on a des enfants, on n'a plus besoin de se préoccuper du sens de la vie.

PETER.

Et maintenant je regarde les enfants, dont il y a tout le temps quelque chose qui coule, et je les déteste presque, parce qu'ils ne peuvent pas dire ce qu'ils pensent et parce que je dois m'occuper d'eux et parce que je ne peux pas partir, à cheval, et parce qu'ils veulent tout le temps quelque chose.

PETRA.

Parfois je pense, il vaudrait mieux qu'ils ne soient pas nés. Il devient trop évident avec les enfants qu'on n'est sur terre que pour se reproduire, et être dépendante de mes hormones me tape carrément sur le système.

ESPRIT 2.

Excellente réplique.

ESPRIT 1.

Si seulement on pouvait y aller.

MENEUR DE JEU.

L'étranger est un bon endroit,  
je ne regrette rien ;  
d'être loin de chez moi.

Je vais bien, ici parmi les étrangers,  
mes cheveux jusqu'au sol.  
Dommage que personne ne les voie.  
Je suis devenue silencieuse.  
Dommage que personne ne l'entende.  
Je suis allongée sur la plage, le ciel pas loin –  
Comment ça se passe à la maison –  
Le vieil arbre encore dans le jardin.  
Il fait si chaud, toujours,  
et –  
Je ne sais plus ce que c'est, l'hiver.  
Le soleil –  
brûle  
et –  
j'ai trouvé le calme.  
C'est calme ici.  
Mes cheveux si longs. Longtemps que personne ne les touche.  
Je ne peux pas.  
Je ne veux pas rentrer.  
Seule sur cette île, seule au monde.  
C'est la liberté.  
J'aimerais revoir des montagnes.  
Et –  
je vais bien ici sur l'île.  
Non.  
Je ne regrette vraiment rien.

ESPRIT 2.

A notre âge il n'y a pas tellement d'endroits où on peut aller. C'est qu'il faut déjà être reconnaissant en tant qu'enfant qu'ils ne t'enterrent pas dans des pots de fleurs après la naissance.

ESPRIT 1.

Un endroit où ils ne seraient pas, ce serait déjà pas mal.

ESPRIT 2.

Ils ne nous entendent pas.

ESPRIT 1.

Viens, on essaye encore une fois.

LES DEUX.

Ohé.

ESPRIT 1.

Je crois qu'ils ne nous entendent pas.

ESPRIT 2.

Partons donc tout simplement. Par la porte et dans la rue et hors de la ville, et peut-être que quelque part c'est plus agréable.

ESPRIT 1.

Peut-être que quelque part on n'a pas peur. On a toujours peur en tant qu'enfant. Qu'ils te mettent dans un foyer ou qu'ils te battent.

ESPRIT 2.

Ou qu'il y ait la guerre.

ESPRIT 1.

Ou que les parents meurent – mais ils sont déjà morts.

ESPRIT 2.

Pour moi, le mieux c'est que nous prenions une petite valise et que nous quittions la maison.

ESPRIT 1.

Qu'est-ce qu'on va mettre dans la petite valise ?

ESPRIT 2.

Rien. Elle sera vide.

PETRA.

Peter – réveille-toi.

PETER.

Qu'est-ce qu'il y a ?

PETRA.

Il y a eu un bruit. Ou trop de silence.

PETER.

Il y a toujours quelque chose. Dors maintenant !

## 5. Crépuscule

*Chacun dans son appartement. Au téléphone.*

*Le Maître des esprits glisse le poème à Peter ou le lui souffle.*

PETER.

Je t'ai écrit un poème –

PETRA.

Tu veux me le lire ?

PETER.

Je dois vraiment ?

PETRA.

Il faut bien que quelqu'un le fasse.

*Musique.*

*PETER et le Maître des esprits qui chante avec lui.*

Mais quand as-tu tellement vieilli

Où ont disparu tes cheveux ?

Pour tuer ton ventre est un outil

Et je vois un menton plus deux.

Ta peau est toute chiffonnée

Contient-elle encore de la vie ?

Ça me fait mal je dois l'avouer

De nous voir aussi décrépits.

Je rêve de passion toute la nuit,

J'ai honte quand vient l'aube blanche.

Mais où est ta force, ma chérie,

et où ont disparu mes hanches ?

N'étions-nous pas jeunes hier encore ?

A présent nous sommes comme sœurs.

La vie a-t-elle pour but la mort ?

Tout au fond de moi j'ai si peur.

Je vois ma déchéance en toi,

J'ai les os douloureux le matin.

Tu me plaisais tant autrefois –

Nous voilà prêts pour le Tessin.

Nul ne fut plus proche de mon cœur

Malgré la vieillesse que toi,

et parfois je pleure de bonheur –

de t'avoir toujours auprès de moi.

PETRA.

Tu as écrit ça rien que pour moi ?

PETER.

L'amour a guidé ma main.

ESPRIT 1.

Je crois que dans ce cas, il vaut mieux qu'on la lui tranche.

MENEUR DE JEU.

J'ai trouvé ce poème très réussi.

PETRA.

Je voudrais aussi pouvoir t'offrir quelque chose.

ESPRIT 2.

Surtout pas un autre poème, je vais m'évanouir.

PETER.

Offre-moi un secret.

PETRA.

Que veux-tu dire par secret ?

ESPRIT 1.

Que peut-il bien vouloir dire ?

PETER.

Quelque chose d'intime, que personne ne sait et qui t'empêche de dormir en hiver.

PETRA.

Pourquoi veux-tu savoir ça ?

ESPRIT 2.

Parce qu'il croit que c'est original, parce qu'il n'a aucune idée de la proximité ni du moyen de la créer.

PETER.

Pour me sentir proche de toi.

ESPRIT 1.

Mais bien sûr. Et une partenaire doit être à mon niveau –

ESPRIT 2.

Et on n'emporte rien au Paradis.

PETRA.

J'avais à l'époque dans les 35 ans et me faisais une idée assez désagréable de la vieillesse. Personne ne veut plus être vieux et c'est pour ça qu'on porte en bandoulière

des sacs en plastique avec des breloques, bien que le visage ne le réclame vraiment pas. J'étais sûre d'être une personne meilleure que toutes celles que je voyais autour de moi. Je souriais beaucoup, et dans les conversations je regardais les autres dans les yeux et je me sentais bien.

ESPRIT 2, *en vieil homme.*

Un soir elle est passée par le parc, devant un banc. Un vieux débris y était assis. Perdu en lui-même, il exhalait la solitude d'une vieille dame dans la neige, qui nourrit les oiseaux alors qu'ils sont morts depuis un bout de temps.

Hello, charmante demoiselle, asseyez-vous donc un instant avec moi...

PETRA.

... dit-il.

Et je m'assis avec lui, et comme s'il n'avait fait qu'attendre quelque chose ou quelqu'un, il commença à parler après que je lui aie demandé s'il n'avait pas de maison.

ESPRIT 2, *en vieil homme.*

J'étais assis dans l'appartement, la femme on l'emporta, et le job je l'avais perdu quelques mois auparavant. J'étais assis, sans bouger, parce que j'aurais dû faire quelque chose si j'avais bougé, et je ne savais pas quoi. Vous comprenez.

PETRA.

Oui, je comprends, dis-je, et je ne comprenais rien.

ESPRIT 2.

Dehors c'était jaune, personne dans la rue et je n'avais plus rien où j'aurais pu aller. La ville était si moche, et je n'avais jamais réussi à me faire des amis.

PETRA.

Oui, dis-je, qu'y avait-il d'autre à dire, la ville était prodigieusement moche, là il avait raison, et en plus je voulais rentrer chez moi.

ESPRIT 2.

Je ne quittai l'appartement qu'à la tombée de la nuit et j'achetai des soupes en boîte, les mangeai froides, debout, dans l'appartement, et j'avais une telle peur de faire un autre mouvement que sortir de la maison, rentrer, manger debout, me mettre tout habillé au lit, car chaque surplus aurait signifié que je vis, et de ça j'avais peur.

PETRA.

Je commençai à me sentir mal à l'aise, car il faisait frais, et la nuit venait.

ESPRIT 2.

Un beau jour ils forcèrent mon appartement, et je me retrouvai à la rue, il paraît que je n'avais pas payé le loyer. Depuis lors j'habite ici sur le banc, et parfois j'ai envie de quelque chose de vivant.

PETRA.

Je ne voulais pas que ce soit moi. Et je dis : il va falloir que j'y aille. Et il dit –

ESPRIT 2, *en vieil homme*.

Tout le monde part. On le sait bien, que tout le monde part et que nous sommes seuls et que les moments où quelqu'un est avec nous sont volés, mais parfois on cherche quand même à se mentir.

PETRA.

Et je partis en vitesse et ne lui donnai même pas d'argent. Je ne lui ai rien donné et je me suis demandé au lit, il y faisait chaud, pourquoi je ne l'avais pas sauvé. J'aurais pu l'asseoir dans la cuisine. Cette nuit-là il fit moins vingt degrés. Je ne l'ai jamais revu.

PETER.

C'était un secret formidable. D'une certaine façon.

PETRA.

Tu me méprises à présent ?

PETER.

Nous aurions tous fait pareil.

PETRA.

Oui, sans doute que nous aurions tous fait pareil.

## 6. Troisième nuit

*Son rêve à lui.*

MENEUR DE JEU.

Pourriez-vous travailler de manière un peu plus durable ? Jusqu'à présent vos magnifiques visions n'ont pas encore eu beaucoup d'effet.

ESPRIT 1.

Que faisons-nous à présent ?

ESPRIT 2.

Jalousie sociale.

ESPRIT 1.

Ohhh, très bien, juste le temps de me mettre en noir...

*Les Esprits en couple d'une élégance extrême. Viennent en visite.*

ESPRIT 1, *en star.*

C'est très sympathique chez vous. Et si bien disposé. Vous avez cinquante mètres carrés ?

PETRA.

Soixante.

ESPRIT 1.

Chouette, quand on s'entend si bien qu'on peut vivre ensemble dans un espace exigü. Je le dis toujours à mon mari : à quoi bon cette gigantesque maison ? A quoi bon une piscine chauffée, à quoi bon du personnel ? Parfois je me dis, c'était si romantique avant, quand je n'étais pas encore célèbre, dans un appartement d'étudiant de soixante mètres carrés. Non, trésor ?

ESPRIT 2.

Tu as tellement raison.

Alors – Peter, tu t'es déjà adapté à ton nouvel emploi, tu es dans la publicité, pas vrai ?

ESPRIT 1.

La publicité, vraiment ? Waouh, c'est carrément années 90 !

PETRA.

En quoi consiste ton travail ?

ESPRIT 2.

Je coordonne les interventions des Médecins sans frontières. Bon, et puis j'ai aussi une maison d'édition, où j'emploie principalement des handicapés.

ESPRIT 1.

Je trouve ça si important, de s'engager.

ESPRIT 2.

Mais tu n'as même pas répondu à ma question – comment se passe le nouveau job dans la nouvelle ville dans une nouvelle vie ?

PETER.

Je suis en train de me réorienter.

ESPRIT 1.

Ah, c'est formidable. Simplement se prendre une période off. Je rêverais de pouvoir le faire aussi.

PETRA.

Vous n'avez pas de vacances ?

ESPRIT 1.

Lorsque par hasard nous avons du temps ensemble, nous partons le plus souvent en intervention avec Cap Anamur. Mais quand a-t-on du temps ? Dans trois jours je dois déjà repartir en tournage à Frégate Island. Le temps est un vrai luxe. Dans une certaine mesure.

ESPRIT 2.

Bien, maintenant nous avons au moins rencontré ton homme –

ESPRIT 1.

Que je doive vivre ça. Tu as été seule combien de temps ?

PETRA.

Enfin, je ne dirais pas vraiment seule.

ESPRIT 1.

Mais je t'en prie – toutes tes histoires avec des hommes qui ne se sont plus manifestés, qui un beau jour voulaient retourner chez leur ex-femme, qui n'étaient pas encore mûrs pour s'attacher. Et l'escroc au mariage. Combien d'argent tu lui as donné, à celui-là ?

PETER.

Un escroc au mariage ? C'était ce Klaus dont tu m'as parlé ? Je croyais que vous étiez fiancés ?

PETRA.

Donc à présent tu fais une série de début de soirée. Pourtant tu étais toujours contre la télévision, parce qu'en tant qu'actrice tu voulais protéger l'enfant en toi ?

ESPRIT 1.

C'était avant que je lise cet excellent scénario. Une mère célibataire fait des pieds et des mains...

PETRA.

A Frégate Island ?

ESPRIT 1.

Le féminisme peut se vivre partout. Mon personnage se hisse depuis tout en bas jusqu'au sommet du groupe d'hôtellerie. Et tout cela avec deux enfants mineurs.

ESPRIT 2.

Les enfants c'est complètement l'avenir.

ESPRIT 1.

Etre mère est le rôle le plus important de ma vie. Nous avons trois parrainages avec des enfants au Soudan.

ESPRIT 2.

Où sont donc vos petits ?

PETER.

Oui, au fait où sont-ils donc ?

PETRA.

Au jardin d'enfants.

PETER.

Oui naturellement, au jardin d'enfants.

ESPRIT 1.

Nos filleuls sont au jardin d'enfants en forêt. Comme ça ils sont toute la journée dans la nature et apprennent à la respecter !

ESPRIT 2.

Oui, le respect c'est si important !

PETER.

Un jardin d'enfants en forêt au Soudan ?

ESPRIT 1.

Et, Petra, que fais-tu ici toute la journée, quand les petits sont partis ?

PETRA.

Je me forme.

ESPRIT 1.

Oh, ça c'est super. Ah, je rêverais qu'il me reste du temps pour ça. J'aimerais tellement en savoir plus sur Dieu.

PETER.

Tu crois en... Dieu ?

ESPRIT 1.

Nous nous efforçons d'être de bons Chrétiens.

PETER.

Intéressant. J'ai toujours pensé que croire en Dieu était un privilège des sous-privilegiés.

ESPRIT 2.

Il fait un peu froid ici, ou je suis en train de tomber malade ?

PETRA.

Le chauffage est...

PETER.

En panne. Il sera réparé lundi.

ESPRIT 1.

N'est-ce pas déprimant, d'être dépendant comme ça ? De la compagnie d'électricité, du propriétaire de l'appartement. J'appelle vraiment ça du courage.

ESPRIT 2.

Chaque pauvre a mon total respect.

ESPRIT 1.

Le respect est si important. A New York je vais aussi dans le Bronx. Tout le monde dit : hey man, comment peux-tu aller dans le Bronx, c'est quand même dangereux, mais j'y vais et j'aborde le quartier avec respect. Alors tu en reçois en retour.

ESPRIT 2.

J'ai vu un reportage sur les bénéficiaires de l'aide sociale. Des contrôleurs peuvent débarquer sans préavis dans l'appartement et vérifier avec qui on vit et comment. Ils regardent même dans les toilettes.

ESPRIT 1.

Comme c'est humiliant !

Pour mes rôles je dois pouvoir m'identifier à tout. Raconte un peu, Petra, comment ça fait d'être à notre âge sans la moindre sécurité ?

PETRA.

Nous renonçons sciemment à la consommation !

ESPRIT 1.

C'est grandiose. Que tu sois devenue si modeste. Autrefois tu voulais épouser au minimum Bill Gates. Et à présent te voilà installée dans un appartement non chauffé, avec un homme qui porte chaque jour de son âge. C'est si, si...

ESPRIT 2.

... sincère. Dans une certaine mesure.

ESPRIT 1.

Bon, trésor, je crois que nous devons y aller. Hey, et Petra, si je peux t'aider en quoi que ce soit, j'ai toujours des affaires que je ne porte plus...

Bien que – je ne sais pas si elles t'iront, tu es devenue un peu – plus féminine ?

PETRA.

Je crois que je vais la tuer.

*Elle le fait, tous entourent le cadavre.*

ESPRIT 2.

Oui, je crois qu'elle est morte.

Je ferais bien d'y aller aussi à présent.

## 7. Crépuscule

*Chacun seul dans son appartement.*

*Conversation téléphonique.*

PETER.

Comment s'est passée ta journée ?

PETRA.

Tu veux savoir la vérité ?

PETER.

Bien sûr, je veux tout savoir de toi.

ESPRIT 1.

Et ensuite ils parlent et parlent, pour garder la distance. Ils n'apprendront rien l'un de l'autre ainsi.

PETRA.

Le réveil a sonné à six heures, mais j'étais déjà réveillée, comme chaque matin, par peur de ne pas entendre le réveil, j'étais assise sur le bord du lit et regardais la rue, qui est toujours jaune le matin, et le camion-poubelle arrive, et la poitrine est si comprimée, parce que j'ai peur, chaque matin.

PETER.

Moi quand je me réveille, je ne me pose aucune question. Je quitte l'appartement sans petit déjeuner, marche allègrement vers mon entreprise, parce que je suis un homme, parce que je suis fort, parce que je n'ai pas de sentiments, et si j'en ai je ne suis pas intéressé à faire leur connaissance.

PETRA.

Je ne suis même plus intéressée à respirer.

Je vais à ce bureau, il y a des femmes comme moi, elles font la même chose que moi ; si je parle avec elles, ma tête plonge dans les spaghettis, qui ne sont jamais là, d'ennui.

PETER.

Et la peur que je dégage, parce que je suis vieux, plus dynamique, parce que je ne suis pas le chef et que d'autres peuvent à chaque seconde décider de ma vie – on la sent quand même. J'ai peur de perdre le contrôle de mon sphincter, je fais des choses qui sont moralement indéfendables, et ne peux me permettre d'avoir une conscience.

PETRA.

Au bureau ils se détestent tous, parce qu'ils observent la déchéance des autres, chaque seconde, le parcours de vie inintéressant sous les yeux, sans pouvoir se persuader qu'ils n'ont rien à voir avec ça, et ils veulent rentrer chez eux, chez eux, chez eux, mais où est-ce ?

PETER.

Après la journée bourrée d'adrénaline je m'écroule, le soir, suis obligé de boire pour pouvoir respirer normalement, l'alcool ne rend pas léger, il rend juste fatigué et cotonneux, voilà comment je rentre à la maison, il y fait froid.

PETRA.

Je bois de la valériane, le soir. 90% d'alcool. Mais c'est un médicament. Un demi-verre, ensuite je commence à tanguer. Ensuite j'écris des mails à de vieux chéris, les insulte, commence à faire des poèmes.

MENEUR DE JEU.

Je guiderai ta main, mon petit ange capitonné de cellulite :

Nous ne dormons plus serrés comme avant,  
nous ne nous tenons plus la nuit maintenant,  
nous ne parlons quasiment plus du tout,  
quand tu n'es pas là tu me manques beaucoup.  
Nous voilà bien proches de cette vision  
qui hantait ma jeune imagination –  
deux vieux marchent main dans la main  
sur le sable mouillé d'une plage au matin.

PETER.

Et savoir que l'on n'a aucun talent particulier, que l'on ne se distingue en rien.

PETRA.

Peut-être aurons-nous le talent particulier de devenir un bon couple.

PETER.

Je ne sais pas du tout ce qu'on fait ensemble quand on est un bon couple.

## 8. Quatrième nuit

MENEUR DE JEU.

Bon, en route pour les vacances. Nous voulons tout de même présenter à ces deux empotés toutes les possibilités de transformer la vie en enfer.

*Son rêve à elle.*

*Sur la plage. Vacances avec ses parents (esprits).*

ESPRIT 1.

Pourquoi ton nouvel homme fait-il constamment le poirier ?

PETRA.

Pour vivre plus longtemps.

ESPRIT 1.

Dans quel but ?

ESPRIT 2.

Peut-être veut-il encore vivre une vraie guerre. La guerre, ce fut la meilleure période de ma vie. Le camarade von Strilitzky à côté de moi dans la tranchée, les deux jambes arrachées, mine, bien sûr, et le gars dit : jambe ou pas jambe, j'ai servi mon Führer !

PETER.

Pourquoi le Führer à présent ?

ESPRIT 2.

Peu importe.

L'essentiel, nous sommes unis. Ensemble entre Allemands ! Sur le sol allemand !

PETRA.

Oui, la Marche de l'Ucker.

PETER.

Tu peux peut-être ramener ton père à l'asile de fous ?

ESPRIT 1.

Ne parlez pas comme ça de Papa, savourons plutôt cette merveilleuse journée. C'était si adorable de votre part de venir avec nous en vacances.

PETRA.

Quelqu'un aimerait une banane ?

ESPRIT 2.

Fruit de nègres.

ESPRIT 1.

On n'est pas bien à la mer ? Tu te souviens, petite, de nos dernières vacances ensemble ici ? Qu'en dis-tu ?

PETRA.

Que peut-on dire d'une mer qui n'est qu'une mare, comme une gravière de dimensions réduites, sans palmiers, sans requins, ce n'est pas une mer et ça aimerait tellement en être une, je l'ai demandé. La Baltique, froide le plus souvent, avec de la pluie dessus, c'est une mer en Allemagne, le pays qui aimerait aussi tellement être davantage, vont bien ensemble dans leur gris, sympa plutôt pour les poissons, la Baltique, et infinie seulement pour les myopes et les enfants.

PETER.

Il y a quarante ans, la Baltique était pour moi la plus grande mer du monde, en fait elle était le monde et par conséquent tout ce que je n'aurais jamais. Un voyage là-bas paraissait une expédition en Amérique, si loin, sur une Terre promise.

PETRA.

Nous sommes arrivés à l'heure où le jour se prépare à la fin. Sur le front de mer, des villas blanches, des conifères projetaient de longues ombres, et il y avait même une pleine lune à disposition. Ça sentait le soleil, le sous-bois. J'étais assise dans le sable, quand le soir venait, et je regardais l'eau, que je prenais pour la mer.

PETER.

Ah, le monde, pensais-je la nuit, je pensais que partout c'était forcément mieux qu'à la maison. J'avais entendu parler de mers qui brassaient de l'eau chaude et une odeur qui faisait s'évanouir les gens de plaisir. Quelque part là-bas, où mon œil commençait à flancher, démarrait la liberté.

PETRA.

Depuis ces endroits les pensées s'envolaient, devenaient des pensées qu'a une jeune personne qui ne veut plus être un enfant, et qui la rendent triste, parce qu'elle croit encore que seul son cerveau est trop petit pour les réponses dont elle ne connaît même pas les questions. Chaque soir se terminait ainsi, je me sentais très petite au bord d'une grande mer, derrière laquelle s'étendait le monde, et je savais que la liberté et les grandes pensées étaient pour d'autres.

PETER.

Les jours se brouillent maintenant, bien des années plus tard, en un plat fait de fatigue et de mer. Un bain de minuit dans la mer, j'avais vu ça dans un film, et c'était ce que je pouvais imaginer de plus dépravé. Je me souviens de la nuit après le bain, à la fenêtre ouverte, ne pas pouvoir dormir, entendre les vagues et espérer que quelque chose veuille bien se produire.

ESPRIT 2.

Tout ça devient trop mignon à présent. Fais quelque chose !

ESPRIT 1.

Que puis-je faire ? Quand des humains se mettent à s'épancher, bientôt plus rien ne les retient.

PETRA.

C'était ainsi à l'époque au bord de la Baltique, avec une nostalgie, tout au long du jour, qui attendait le soir, où la mer n'appartenait qu'à moi et où j'avais un pressentiment. D'une vie qui s'étendait forcément devant moi, qui était forcément aussi grande que les sensations que je ne savais pas nommer.

PETER.

Je ne suis plus romantique, et que la vie devienne quelque chose de grand, je n'y crois plus depuis longtemps.

PETRA.

Je me souviens encore de quand nous rentrions à la maison à l'époque. Moi à la fenêtre du train, la Baltique, qui devenait de plus en plus petite, le soleil, qui restait là-haut, et moi, qui m'éloignais et pensais que la vie allait enfin commencer, je sais aujourd'hui, rien n'a commencé, plus rien n'a jamais été aussi excitant que ces deux semaines à la mer, que l'étrange pressentiment, la promesse, qui n'a jamais été tenue, car l'année suivante j'étais déjà adulte.

ESPRIT 2.

Maman est morte !

PETRA.

Oui, c'est un fait.

ESPRIT 2.

Bon, eh bien dans ce cas dorénavant je vivrai chez vous !

## 9. Crépuscule

*Tous deux chez eux. Au téléphone.*

*Quatuor à cordes avec chant.*

PETER.

Allo, tu es toujours là ?

S'il tombait de la neige, je saurais pourquoi c'est si calme. Je porte le fameux chapeau, tu te souviens ? Il avait l'air mystérieux sur mes longs cheveux. Un peu idiot dans la ville moche. Je porte le chapeau et regarde par la fenêtre, et il ne tombe pas de neige.

PETRA.

Tu m'entends ? Ce que c'est, quand il n'y a personne qui vous regarde. Ne vous regarde plus. Je suis assise et attends le matin. Pour pouvoir attendre le soir. Je ne suis pas devenue célèbre. En tant que quoi d'ailleurs. C'était juste une vie comme ils en ont tous. Et je porte le chapeau que tu m'as offert en disant : tu as l'accessoire pour être star.

PETER.

Aurais-tu pensé que nous ne devenions rien ? Avec un job bête, pas d'homme et même pas un enfant. Tout le monde a pourtant un enfant aujourd'hui. Qui vous quitte. Et j'ai toujours pensé qu'elle allait commencer, la vraie vie. Quel jour sombre, combien seul au monde, avec ce chapeau sur la tête.

PETRA.

Allo, tu m'écoutes toujours ? Il faut que je parle. Avec n'importe qui. Comme je suis assise là, devenue si grosse, seul le chapeau va encore, et sans job, et dehors ne passent même pas des camions, où sont-ils ? Je n'ai plus personne. Que toi. Et le chapeau. Et la fenêtre, devant laquelle ne tombe même pas de la neige.

PETER.

Ce fameux chapeau. Et comme ils étaient fous de moi, à l'époque, et c'était hier. Je ne sais pas quoi faire encore, de moi et du chapeau, ces prochaines années. J'ai une telle peur. Que ce ne soit pas un rêve. Et que pleurer ne serve à rien. Et bouger non plus. Mais toi, quand même tu es encore là ? Es-tu encore là ? Allo, tu m'entends ? Il n'y a pas de neige qui tombe.

MENEUR DE JEU.

Pendant des semaines elle était passée  
devant ce magasin, passée et repassée.

Elle voulait acheter ce manteau

Mais sa bourse était à zéro.

Dans ce manteau elle se voyait déjà,

se voyait aller à de grands galas.

L'homme de sa vie elle le trouverait !

Mais sans manteau hélas jamais.

L'objet était rouge, jusqu'à terre,  
et n'avait rien de la mode vulgaire.  
Il était à la maison, il était là  
Sans lui elle n'existait pas.

Elle n'était vraiment plus très belle,  
mais avec le manteau : bagatelle.  
Une maison au soleil, un cheval, un orgasme,  
Avec le manteau ce n'était plus fantasme.

Alors elle détourna l'argent, décidée,  
et porta le manteau, col relevé.  
Elle n'avait qu'une idée : bondir, danser  
et n'entendit pas le tram arriver.

ESPRIT 1.  
Ils ruinent la mauvaise ambiance.

PETRA.  
A quelle vitesse ça va arriver maintenant. La vieillesse, la conscience d'être bientôt parti.  
Et le regret de toutes les années où l'on est resté avec la tristesse et le doute, avec le  
sentiment d'être insignifiant, qui était absolument juste.

PETER.  
C'est comme se représenter l'univers, pas possible. Plus d'oiseaux au printemps. Et  
même plus le sentiment d'avoir échoué, juste aucun sentiment.

ESPRIT 1.  
Comme c'était touchant, leurs tentatives de trouver un sens.

ESPRIT 2.  
Pourtant chacun est seul avec lui-même et son désarroi, auquel on peut échapper  
quelques minutes et à l'aide d'idées inconnues. Là j'ai envie d'alcool.

ESPRIT 1.  
Oh oui, trinquons. A la tienne, Heidi.

PETRA.  
Se cramponner. Et regarder les yeux ronds, plein de peur, l'incompréhensible. Se  
raccrocher l'un à l'autre aide, mais quand l'autre fait défaut, pour se tenir. Soudain. Ne  
vaut-il pas mieux alors s'en accommoder ? De la solitude ?

PETER.  
Un jour ou l'autre chacun se réveille avec à la bouche un bâillement –  
impossible de s'animer, même pour le plus beau des printemps.  
Tu sais que bientôt les feuilles tomberont, que tout sentira le mois.  
Tu sais, par cette douleur matinale lancinante, ce que tes os balbutient.

Et le miroir enfin te confirme ce que depuis longtemps tu sais :  
Tu vieillis, vieux frère, je sais, ça ne te rend pas le cœur léger.

PETRA.

Un jour ou l'autre chacun se réveille et regarde sa vie avec lassitude.  
Peut-être que depuis des années un homme partage ta solitude.  
Est-il encore vivant, qui le sait, d'ailleurs comment pourrait-il te manquer.  
Il s'est éteint depuis bien longtemps, et tu pleures dans ton oreiller.  
car il n'y a plus rien pour t'étonner et tout n'est que répétition  
et le métier qui te faisait vibrer n'est plus que contrainte sans émotion.

PETER.

Un jour ou l'autre tout doucement tu penses : tu as déjà tout vu.  
Les saisons toujours pareilles, les parents, qui ne sont plus.  
A la lumière blafarde de la lampe jaune tu regardes ta cuisse, effarée,  
tu parcours du regard l'appartement, sur ton mari restes arrêtée.  
En silence tu calcules avec épouvante, quarante ans de galère encore.  
Et soudain pourtant tu jubiles : il y aura du nouveau, la mort.

*Dans l'intervalle, les esprits se sont complètement saoulés et endormis ici et là.*

## 10. Cinquième nuit

*Leur rêve à eux deux.*

*Une clairière, un panier à pique-nique, des chevreuils.*

PETRA.

Nous avons fait absolument ce qu'il fallait.

PETER.

Chaque matin, quand je me réveille et que tu es à côté de moi et la nouvelle ville devant la porte, j'ai une sorte de sensation.

PETRA.

C'est le bonheur. En tout cas je crois. On ne peut pas en être sûr.

PETER.

Je pensais qu'il fallait parler sans arrêt.

PETRA.

Il ne faut rien du tout.

Encore une tartine ?

PETER.

Volontiers.

PETRA.

Un petit coup de sexe ?

PETER.

Plus tard. Il faut d'abord que je te dise combien je suis content que nous ayons été si courageux. Pourquoi ça nous a pris tellement de temps, d'être courageux ?

PETRA.

Parce qu'il fallait d'abord être vieux et dans le bon état de désespoir. Quel dommage pour ces années. Regarde, les voilà, mortes dans l'herbe, ces pauvres années vides.

PETER.

Avec un peu de chance nous en avons encore trente devant nous. Viens, embrassons-nous.

MENEUR DE JEU.

Vous êtes fou, mon gars ? Nous sommes en crise, et vous vous saoulez ? Le monde collapse, et vous dormez ? Les banques s'écroulent, et vous faites une petite sieste ? Le climat, le climat et compagnie, et vous prenez une cuite ?

ESPRIT 1.

Hé, frangin – debout.

ESPRIT 2.

Qu'est-ce qu'il y a ?

ESPRIT 1.

Nous nous sommes endormis.

ESPRIT 2.

Bon, ça arrive. Même si nous sommes composés d'une autre matière, nos particules éprouvent le besoin du repos.

Que deviennent nos patients ?

ESPRIT 1.

Ils se la jouent idyllique. Nous devons les modérer.

PETER.

Ça vaut la peine, d'être courageux. Ça vaut la peine de se foutre de tout ce dont on pensait que ça formait la vie. Ça vaut la peine de laisser le confort derrière soi.

ESPRIT 2.

Bien, mais là ça suffit.

*Hospice de vieux. Lui avec elle dans la chambre double.*

PETER.

Oh Petra, j'ai rêvé.

PETRA.

D'une clairière ?

PETER.

Oui, nous n'étions pas dans cet hospice de vieux, mais heureux, au soleil. Nous avons une vie.

PETRA.

« Nous avons une vie. » Si nous avons été plus gentils avec nos enfants, maintenant nous habiterions chez eux.

*Les esprits en enfants.*

ESPRIT 1.

Nous avons encore mené une belle bataille aujourd'hui !

ESPRIT 2.

Oui, nous pouvons être fiers de nous.

ESPRIT 1.

C'est vrai que le logement ici laisse à désirer. Pas un endroit où l'on logerait avec plaisir ses parents vieillissants.

ESPRIT 2.

Que veux-tu, nous sommes des enfants soldats, on n'est pas là pour rigoler.

PETER.

La moitié de la vie, nous l'avons gaspillée en ayant peur.

PETRA.

Et l'autre moitié, nous avons attendu. Un miracle, une météo meilleure, un amour, un job, le week-end, le lundi, les vacances. Des moments.

PETER.

De bien des moments j'ai pensé qu'ils étaient les plus beaux – certains étaient liés à l'amour, d'autres à des succès – toujours ils étaient si purs et si grands parce que je pensais, quelque chose va commencer. Mais le plus souvent, les grands moments étaient déjà la fin. Ou alors je le percevais ainsi, parce que ce qui suivait était toujours lié au travail et à des défaites.

PETRA.

Et à la prise de conscience, plus tard un jour ou l'autre, que des moments ne sont rien de plus que de petites promesses jamais tenues. Par qui d'ailleurs. Elles se sont usées, les sensations qui déclenchaient ces grands moments, parce que, ce qui suivait, je le savais, un jour ou l'autre.

PETER.

Nous continuons, parce que nous voulons retrouver ces états, si beaux, grands, nous tenons le coup, supportons le mauvais temps, les coloscopies, le cancer, les amis qui meurent, les rues poussiéreuses et les défaites, parce que nous espérons être récompensés un jour ou l'autre mais – mais par qui ?

ESPRIT 1, *en infirmier*.

Allez, qu'est-ce qu'on radote encore ?

ESPRIT 2, *en infirmier*.

Ils parlent sûrement du bon vieux temps.

ESPRIT 1.

On est prêt pour un petit lavement ?

PETER.

Pas de nouveau !

ESPRIT 2.

Si, si, tout doit être bien nettoyé.

PETER.

Un de nous partira le premier.

PETRA.

Il aura eu de la chance.

ESPRIT 1.

Vous pouvez faire des paris !

PETRA.

Nous aurions pu la rendre meilleure, la vie. Au lieu de regretter qu'elle passe, nous aurions dû tout repousser, tout ce qui finit quand même par arriver.

ESPRIT 1.

Bien vrai.

ESPRIT 2.

Voilà un nouvel arrivant dans votre chambre –

PETRA.

Père !

MENEUR DE JEU, *en père.*

Bon, nous revoilà tous ensemble, hein, comme autrefois à la bataille d'Austerlitz.

PETRA.

Peter, tue-le !

PETER.

Je ne peux pas, je suis trop vieux.

ESPRIT 2.

Moi j'appelle ça vraiment un échec : être trop vieux pour tuer son père.

J'éteins la lumière !

MENEUR DE JEU.

Ce n'est pas le délabrement de l'enveloppe qui est si triste, mais de savoir combien la fête est brève. Et ça n'aura abouti à rien à la fin, rien de significatif.

Ça finira par vous choper, vous qui faites comme si la vie ne pouvait rien contre vous.

Pas allègre, s'habiller comme s'habillent les jeunes, lire leurs livres, écouter leur musique, la peau si bien repassée, et pourtant vous savez, dans les secondes de solitude – que vous simulez juste la JEUNESSE. La jeunesse est pure, vous ne l'êtes plus. Je ne le suis plus.

Etre pur, ça voulait dire : rêver qu'à soi tout seul on rendrait tout différent, on changerait tout. Le monde semblait tout petit, parce qu'il ne tournait qu'autour de soi. On croyait qu'on pourrait lutter contre la pauvreté, donner le bonheur aux hommes et mettre fin aux guerres. A la force de son cerveau, par l'art ou le travail social. Merveilleux de croire qu'on peut faire bouger les choses.

La vieillesse, ça veut dire : savoir qu'on ne peut pas changer, le monde est un lieu d'abrutissement, et nous n'y changerons rien, parce que nous ne sommes rien.

Savoir exactement que l'amour, c'était le plus souvent des hormones, que la passion n'est que de l'égarement et que la révolte semble aujourd'hui presque touchante. Des jeunes tremblants de colère qui manifestent, militent en faveur des phoques, pestent contre les guerres et peignent des affiches. Il les regarde, le vieux, avec un sourire un peu indulgent. On a presque oublié quel bien ça fait de savoir qu'on a raison. Le vieux sait que la raison n'existe pas, qu'il ne sait rien ; quels que soient les efforts qu'il fasse, il ne comprendra jamais le monde, et quand bien même – à quoi bon ? A quoi cela aboutirait de SAVOIR clairement que les humains ont à peine évolué, qu'ils sont méchants, quand l'occasion se présente, qu'à part à eux-mêmes ils ne s'intéressent pas à grand-chose ? A nouveau un anniversaire, à nouveau il sera sans importance, car ça a de moins en moins d'importance, qu'on ait 43 ou 63 ans, c'est égal, car l'âge on le sent, il crée cette aimable latitude qui, de manière naturelle, vous permet de mieux supporter la vie. Nous nous connaissons, ne nous remettons plus guère en question, d'ailleurs à quoi bon, nous connaissons nos capacités ; non qu'elles ne pourraient pas être meilleures, nous y travaillons, bien sûr, on veut quand même tenir son rang. Et parfois, la nuit, au printemps, on rêve que c'est de nouveau l'automne. Cette inanité que l'on perçoit, certains jours, quand on se réveille, comme toujours à la même heure, et l'on sait que tout ce que l'on fait est une routine, que l'on ressent souvent comme bienfaisante, mais pourtant ça fait si mal dès le matin de se réjouir du soir, du lit fraîchement changé, des préparatifs accomplis. Et de ne plus croire en de grandes choses. C'est ça vieillir, sans conteste. Et les épaules crispées, vite faire encore une centaine de kilomètres de jogging, ça expulse ces endorphines qu'autrefois on avait à l'œil. Et vous fait croire un instant aux bienfaits de l'âge. A la maison au soleil, qu'avec un peu de chance on pourra acheter bientôt, une chaise à bascule avec une peau de mouton, et le regard perdu dans les feuillages du soir. Alors on pense un instant : mais c'est comme l'état amoureux, la vie, l'euphorie constante des débuts n'est à souhaiter à personne à la longue, elle n'est pas supportable. Une bonne chose que tout devienne paisible, et plus profond. Plus profond ? Vraiment ? Sans doute avons-nous déjà tout compris quand nous étions jeunes, il n'y a pas plus à comprendre. Nous ne savions pas quel nom donner à ça, c'est la seule différence. Nous ne sommes pas plus sages, mais simplement fatigués.

## 11. Crépuscule

*Chacun dans son appartement.*

PETER.

Le véhicule de déménagement s'arrêtera à l'aube devant chez toi, je descendrai, frapperai à ta porte et te porterai pour sortir de l'appartement. Puis nous partirons.

PETRA.

Et serons de nouveau jeunes.

PETER.

Nous ne vieillirons pas. Tout simplement nous refuserons. Nous roulerons quelques heures, prendrons un café dans un restoroute, le soleil se lèvera, et de petits animaux joueront.

PETRA.

Nous monterons les meubles dans l'appartement, et tout sera inconnu et neuf.

PETER.

Une vie intacte, dans laquelle il n'y a pas de souvenirs, pas de tristesse ni de solitude.

PETRA.

Nous serons comme des touristes dans cette ville inconnue. Et nous aurons un peu peur le soir au lit, avec de l'extérieur les lumières de voitures étrangères dans la pièce et nous constaterons comme il y a peu de choses auxquelles se raccrocher. Comme seul nous tranquillise ce que nous connaissons et qui nous semble sûr.

PETER.

Alors, à tout de suite –

PETRA.

Attends. Ne – ne raccroche pas, tu dois savoir la vérité sur moi.

PETER.

Tu es mariée ?

PETRA.

Qui aurait pu faire ça pour moi ?

PETER.

Tu n'as plus qu'une journée à vivre.

PETRA.

Ça ce serait franchement intéressant. Non, le point de départ, c'est que j'ai épié mes parents un soir –

*Retour en arrière.*

ESPRIT 1.

Je ne sais pas non plus ce qu'elle a, Petra.

ESPRIT 2.

Quelle Petra ?

ESPRIT 1.

Notre fille.

ESPRIT 2.

D'ailleurs où est-elle ? Je ne l'ai pas vue depuis des mois. Est-ce que c'est bien qu'une enfant de sept ans reste si longtemps loin de chez elle ?

ESPRIT 1.

J'allais t'en parler. Petra est dans son lit et dort. Avant, elle a dîné avec nous.

ESPRIT 2.

Etrange. Je n'arrive pas à m'en souvenir.

ESPRIT 1.

Personne n'arrive à se souvenir d'elle. Quand elle parle, je pourrais tomber, tellement ça me fatigue.

ESPRIT 2.

Ce n'est pas une mauvaise petite.

ESPRIT 1.

Non, elle est juste sans intérêt. Il n'y a rien qui la distingue. Elle est l'être le plus ennuyeux de la Terre.

PETRA.

Mon premier copain je l'ai eu à vingt-cinq ans. Il a rompu avec moi, parce que –

ESPRIT 2.

Ecoute, sorry, tu es vraiment sympa et tout, mais quand nous avons rendez-vous dans un restaurant, disons, je ne sais jamais qui tu es, parce que j'ai oublié à quoi tu ressembles, enfin ne me comprends pas mal. C'est juste que je ne me souviens jamais de toi.

PETRA.

Des voitures m'ont renversée sans le remarquer ; si je suis dans un bar, on ne me sert rien à boire tant que je ne demande pas à quelqu'un de commander pour moi...

PETER.

Ah.

PETRA.

Mais dis quelque chose. S'il te plaît. Ou alors toi non plus tu ne m'entends pas ?

PETER.

Moi, enfant, j'étais toujours celui qui savait réparer les vélos des filles, et sur ces vélos elles partaient ensuite avec d'autres garçons dans la nature. J'étais celui qui était toujours au dernier rang à l'école et toujours seul, dont tout le monde avait un peu peur, parce que je ne savais pas être marrant. Parce que je ne savais pas quoi raconter. J'étais celui qui laissait mourir ses animaux domestiques pour observer leur décomposition, et dont les parents saouls se battaient jusqu'au sang. Qui sentait mauvais, parce que personne ne lui disait qu'il devait se laver. J'étais celui qui était toujours trop gros pour qu'on l'aime bien.

PETRA.

Et c'est sûr que tu viendras, demain matin ?

## 12. La dernière nuit

*Leur rêve à eux deux.*

*Musique, atroce. Obscurité.*

PETRA.

Je suis morte.

PETER.

Oui, je crois que moi aussi je suis mort.

PETRA.

Tout est paralysé, seul l'esprit est encore vif. Je me demande s'il va mourir aussi ?

PETER.

Peut-être pas.

PETRA.

Alors là : bonjour.

PETER.

Je trouve ça pas si mal. En fait c'est : égal. Plus cette sensation de routine paralysante, savoir le soir ce qui arrivera le matin.

PETRA.

Bof, ça on le sait déjà. Nous serons couchés là.

PETER.

Tu ressens ta position couchée ? Tu as une sensation de : je suis couchée ?

PETRA.

C'est plutôt un flottement, comme on le vit en rêve, juste plus clair, tout est plus clair, la terre au-dessus de moi, l'obscurité autour de moi.

PETER.

Et plus de dépérissement. Si j'avais su que c'est si simple, être mort, je ne l'aurais pas tant redouté. Je m'en serais réjoui, comme d'une naissance.

PETRA.

C'est mieux que de naître.

PETER.

Domage. Si nous avions su comme c'est bête, la fin, comme ça vient vite et comme c'est risible, nous n'aurions pas pris le reste tellement au sérieux.

PETRA.

Pas pris nous-mêmes au sérieux. Ni la peur.

La peur de faillir est si dérisoire, quand on sait que le sphincter ne remplit plus son office à la fin.

PETER.

Domage que nous ne puissions pas nous toucher...

PETRA.

Nous aurions dû faire ça plus souvent, nous toucher.

PETER.

Trop tard.

PETRA.

Pour tout.

### 13. Matin

ESPRIT 1.

Bon, on dirait qu'on a réussi.

ESPRIT 2.

Ne te réjouis pas trop tôt !

ESPRIT 1.

Tu vois un véhicule de déménagement ? Tu vois un vaillant Peter ?

ESPRIT 2.

Rien. Seulement Petra, qui est assise sur son lit et ne sait pas comment continuer à vivre, sans aucun espoir que quoi que ce soit change.

ESPRIT 1.

Ils sont si faibles. Si lâches.

*On frappe à la porte.*

ESPRIT 1.

Hé, qu'est-ce que ça peut être ?

PETRA.

Peter !! Tu es venu.

PETER.

Bien sûr. J'ai pris un peu de retard. Le chargement des meubles, hein, tu sais ce que c'est. Bon, viens, on y va.

PETRA.

Oui, on y va.

MENEUR DE JEU.

Vous avez failli.

Vous n'avez pas généré assez de peur, assez d'horreur.

ESPRIT 2.

Ils sont trop vieux. Ils n'ont plus rien à perdre.

ESPRIT 1.

Nous réessayerons simplement dans un an. Pour le moment – ils croient à leur bonheur.

CHANT FINAL, *tout le monde chante en chœur.*

Je te regarde, tu es pour toujours celui qui reste à mes côtés.

Tu vivras sur mon oreiller, même quand il grattera, tout usé.

Tu me soutiendras quand j'ai peur, et je jure que moi aussi  
Qu'importe si nous sommes ensemble que nous soyons engloutis.

Nul de survit dans cette folie sans un être auprès de soi  
Le seul qui sera là toujours même si l'on fait n'importe quoi.  
Tu peux suer, ronfler, cracher, à ta guise être petit être veule –  
je t'en fais la promesse aujourd'hui : je ne te laisserai jamais seul.

Il y aura encore des jours jaunes où la pluie incessante vous use.  
Nous nous demanderons au réveil : la vie ne peut-elle donner plus ?  
Mais que trouver de plus qu'un être, toujours inconnu mais chéri,  
parce qu'il est le navire et le port et donne tout son sens à la vie.

Sois tranquille, sois serein, ce Nous est éternel à présent.  
Il y a une vie après la vie, c'est ce que nous dit le Happy Christ.  
Mais dans ma prochaine vie aussi, vermisseau, chien ou adventiste,  
Je pleurerai de joie quand tu seras avec moi comme avant.

ESPRIT 1.

Allons boire un coup. Attendons. Un jour ou l'autre on les aura tous.

FIN